

POUVOIR DU DÉSIR OU DÉSIR DU POUVOIR

Congrès de Valence 2007

Chapitre 1. Théorie

Pour commencer examinons les deux termes de la question séparément : Pouvoir / désir.

En ce qui concerne le **désir** voilà ce qu'en dit le Vocabulaire de la Psychanalyse de Laplanche et Pontalis:

Il y a dans toute conception de l'homme des notions trop fondamentales pour pouvoir être cernées ; incontestablement c'est le cas du désir dans la doctrine freudienne.

En ce qui concerne le terme de pouvoir qu'elle n'a pas été ma surprise de constater qu'il n'apparaît pas dans ce dictionnaire. Ni d'ailleurs dans le dictionnaire de Roudinesco.

Le terme pouvoir est donc un terme non-psychanalytique ? C'est en tous cas un mot dont la définition n'est pas citée.

Me voilà donc entre un concept trop fondamental pour être cerné et l'autre qui n'existe pas dans le langage psychanalytique.

Je me suis rabattu sur le Petit Robert qui donne du pouvoir les deux acceptations suivantes :

- *Etre maître de...*

- *Avoir la possibilité de (faire quelque chose). Faculté, possibilité de...*

En ce qui concerne le désir, il est écrit :

Prise de conscience d'une tendance vers un objet connu ou imaginé.

A ce stade de ma réflexion, je me suis tourné vers ma pratique quotidienne pour tenter de comprendre la définition que ces mots peuvent avoir pour la majorité de mes patients. Pour eux, le désir et le pouvoir sont antagonistes.

« Pouvoir ou désir » disent-ils. L'un semblant incompatible avec l'autre, comme si l'un repoussait automatiquement l'autre. On se trouve ici devant une mode de raisonnement de type binaire, qui s'énonce en opposant deux termes soit :

- Gentil **ou** Méchant

- Juste **ou** Faux
- Oui **ou** Non
- Tout **ou** Rien
- Amour **ou** Pouvoir

Dans cette logique binaire, celui qui veut l'amour doit renoncer au pouvoir. Quant au pouvoir, lui, il a mauvaise presse. Au mot pouvoir est très souvent associé le terme d'abus de pouvoir. Il ne faut donc ni l'avoir, ni le vouloir.

Cette façon de raisonner on s'en doute mène à des impasses du type :

- « Si je ne suis pas gentil, elle ne va plus m'aimer ! ».
- « Si je suis méchante, il va partir ! »
- « Si j'avais été d'accord, elle serait restée »
- « Si j'avais été moins exigeante, il serait toujours là ».

Lorsqu'ils sont désespérés de ne pas arriver à vivre ce qu'ils désirent si fort, mes patients m'interrogent sur comment faire. J'ai tenté de leur répondre dans les termes habituels du développement de l'enfant, c'est-à-dire le passage du stade oral au stade anal au stade génital etc. mais malheureusement, s'ils m'ont écouté gentiment, ils ne m'ont pas paru satisfaits de mes réponses.

J'ai donc construit un cadre de référence, que je vais vous proposer maintenant, cadre qui pose les conditions nécessaires mais pas suffisantes à une relation.

Pour ce faire j'ai repris la question non pas du point de vue de l'adulte, mais de celui de l'enfant, et j'ai tenté de me mettre à la place d'un nouveau-né. Cette position est très inconfortable et c'est sans doute pour cela que nous avons tous grandi d'ailleurs...

Chapitre 2. Echelle de développement

I. L'accueil

En premier je pose l'accueil.

Pour un enfant qui arrive au monde, la question n'est peut-être pas de « vivre ou de mourir », mais « de mourir ou entrer en lien ».

L'enfant n'a pas le choix, il doit s'accrocher à ce qui se présente à lui. Comme certains coquillages qui pour ne pas être emmenés par les courants, adhèrent à la surface qui est présente.

J'en veux pour preuve ce que l'on retrouve dans le syndrome de Stockholm, où l'on sait que pour survivre, l'être humain est d'accord d'adhérer –volontairement- à n'importe quelle idéologie et ce, pour faire le lien avec le preneur d'otages. On sait également que des

personnes torturées ont fait alliance avec leurs bourreaux, allant jusqu'à les consoler, tellement ceux-ci représentaient le seul lien humain qui leur restait.

Il y a donc en tout être humain un réflexe d'agrippement, d'accrochage, de nécessité du lien. Il n'y a pas besoin d'invoquer ici un quelconque désir. En faire l'hypothèse, d'un désir - inconscient, primaire, masochiste, ou autre - constitue une violence de plus faite à celui qui a dû s'accrocher à son bourreau, - ou à son parent nourricier pour certains de nos patients- car il était le seul, l'unique lien proposé.

En arrivant au monde, l'enfant est à la merci de l'autre. Aucun moyen pour lui de s'échapper, aucune fuite possible, il est dans le pouvoir des adultes. Que cet autre l'ait désiré, voulu, attendu, espéré... ou non.

Le pouvoir de l'adulte à cette phase est simple, extrêmement simple. L'enfant étant dans la « nécessité du lien », alors la coupure du lien constituera la pire des souffrances que l'on puisse lui infliger. Et cette coupure ne laisse pas de trace visible. Dans nos traitements, nous devons l'inférer des comportements ou des symptômes que nos patients présentent.

Ici ce que l'on appelle « le pouvoir des mots » aura également tout son poids. Les adultes ont la capacité de nommer les choses, comme l'a fait Adam - car Dieu lui en a donné le pouvoir-, c'est-à-dire que ce qu'il n'a pas nommé n'existe pas, où plus exactement n'est pas mentalisable.

Très concrètement cela signifie que certains adultes donneront à « la nécessité du lien » le terme d' « amour ». Ce qui donne le message suivant :

« Tu ne peux te passer de moi, tu as besoin de moi, je te suis indispensable, nécessaire et vital et je nomme ceci du nom d'amour ».

D'où mon hypothèse de l'ancrage de ce fonctionnement affectif dans des zones très primitives du fonctionnement humain, dans un stade d'avant le psychisme, d'avant la pensée possible, donc dans des inscriptions corporelles. Et ceci explique peut-être la persistance du modèle de lien dans la dualité « amour ou pouvoir ». Lorsque les enfants devenus adultes *tombent en amour* comme disent les Canadiens, ils sont totalement démunis, à la merci de l'autre, dépendants du bon vouloir, ou du bon plaisir de l'autre. Notons ici que l'inverse de l'amour -qui n'est pas la haine mais l'absence, l'indifférence, l'abandon, ne sont pas nommés, et que donc ils ne peuvent être pensés, ou mentalisés. L'apaisement c'est la présence de l'autre, à n'importe quel prix, l'angoisse, l'enfer de son absence.

II. Le respect

En second, je pose le respect.

Respecter l'enfant dans sa nature c'est à dire non pas le laisser libre de choisir, que choisirait-il d'ailleurs, il ne sait rien ou presque. Respecter c'est avoir un projet pour l'enfant,

des idées, des projections, des croyances qui lui permettront d'avoir des buts, des objectifs à atteindre.

Ceci implique une souplesse de la part des parents, une adaptation aux réalités et aux possibilités de l'enfant, et c'est ici que le pouvoir des parents doit être reconnu et auto-limité.

Le respect n'est pas une chose naturelle, elle est une fonction apprise, transmise, qui limite l'égoïsme naturel de l'enfant et lui fait prendre conscience de l'existence de l'autre. La devise « ne fait pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse », illustre l'apprentissage que l'enfant doit faire. Je ne doute pas que les enfants aient une notion instinctive du juste, du bien, mais cette connaissance demande à être confirmée dans l'expérience avec les adultes.

III. La liberté

En troisième lieu, je pose la liberté, l'apprentissage de la liberté.

La liberté n'est pas la possibilité de faire n'importe quoi, elle n'est pas l'embaras du choix mais l'exercice d'un choix. La liberté présuppose le respect de soi et le respect de l'autre. Le respect de soi dans son corps, le respect de son organisme, le respect de ses possibilités physiques et le respect de l'autre, de ses souhaits, de ses possibles...

Permettez-moi de citer un auteur systémicien Neuburger qui dit : « la liberté n'est pas l'indépendance, mais elle est dans le choix de nos dépendances ». C'est la raison pour laquelle la sortie de la dépendance n'est pas l'indépendance mais l'autonomie. L'indépendance rime avec coupure du lien, l'indépendant serait celui qui veut se passer de l'autre, faire sans. L'indépendance serait la solitude. J'en donne souvent comme illustration la situation de Robin Crusoe sur son île. Au départ, il peut paraître libre mais il est essentiellement et viscéralement seul.

Donc la liberté ne prend son sens que dans la relation.

Bien sûr qu'ici intervient la notion du désir. En effet, pour désirer, il faut d'abord exister, avoir un corps, en avoir la maîtrise et le contrôle, être en mesure de se confronter à l'autre sans être terrorisé par la crainte d'être englouti par lui, bref il faut du temps, et des circonstances favorables pour accéder à cette possibilité psychique. Avant d'y parvenir, l'enfant aura rencontré bien des avatars, mais ils ne sont pas seulement d'origine interne.

Et voilà que l'on pourrait tenter de répondre à la question :

L'homme est-il un animal social ou sexué ?

Ma réponse est d'abord qu'il est un animal social, pas au sens sociologique, - il n'a pas besoin d'une société - mais d'une relation au sens humain du terme. Il doit d'abord entrer en lien avec ses semblables, et une fois ceci accompli alors il peut développer cette pulsion qu'est le désir, issue de son incomplétude sexuelle et qui le pousse à désirer l'autre pour une complétude mutuelle. S'il y a trop d'avatars, de blessures de torsion dans l'établissement du

lien à l'autre, alors cela retentit dans la manière de vivre la vie amoureuse, dans la manière de vivre le désir avec l'autre.

Donc l'homme est d'abord un animal en demande de lien, et dans le lien, porteur d'un désir inné qui s'active au fil de son développement. La possibilité de vivre ce désir dépend des vicissitudes ou de la liberté qu'il a rencontrées.

Mais revenons à la notion de pouvoir, et plus particulièrement le pouvoir des enfants.

Chapitre 3. Pouvoir et désir des enfants

Qu'en est-il du pouvoir des enfants ?

L'enfant n'est pas un angelot innocent, victime ou, à la merci de méchants adultes. Il a aussi des moyens de se défendre, de se faire entendre. Il n'est pas naturellement bon.

Certains disent même que l'enfant est agressif.

Alors examinons ce point.

L'agressivité de l'enfant en psychanalyse et dans la vie courante a deux théories.

La première, la plus courante énonce que l'enfant est agressif en réaction à une frustration du milieu. Il serait mécontent, et il le ferait savoir ce qui enclencherait son agressivité.

Pour ma part je préfère la théorie de Winnicott que je résume en deux mots.

Il dit¹: « qu'il s'agit de la chose la plus difficile peut-être du développement humain, ou la plus ingrate des toutes premières failles qu'il s'agira de réparer. C'est le passage de la **relation à l'objet** à **l'usage de l'objet**. L'enfant rencontre l'objet. Il cherche à le détruire, c'est-à-dire à tester sa solidité, et si cet objet survit, (c'est-à-dire s'il n'exerce pas de représailles) alors, et alors seulement, l'enfant va pouvoir s'appuyer dessus pour grandir.

Le sujet dit à l'objet : - « Hé l'objet, je t'ai détruit ». « Je t'aime ». « Tu comptes pour moi parce que tu as survécu à ma destruction de toi ».

L'agressivité ici est naturelle, elle n'a pas d'intention négative, elle est contingente à notre nature.

Winnicott fait la distinction entre le destin du bébé dont les premières luttes ont été admises et celui du bébé dont les premières luttes ont été refusées. Il dit : « La pulsion est éventuellement « destructrice », mais qu'elle soit *destructrice* ou qu'elle ne le soit pas dépend de ce à quoi ressemble l'objet. Est-ce que l'objet survit et garde ses caractères ? Ou est-ce qu'il réagit ?

¹ D.W. Winnicott dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* Edition Gallimard 2000 p. 236

Dans le premier cas, l'objet survit, alors l'enfant devient conscient de l'objet et l'utilise, avec en parallèle le fantasme de l'avoir détruit, blessé ou été offensif avec lui. Mais la destruction d'un objet qui survit, qui n'a ni réagi ni disparu conduit à ce qu'il appelle l'utilisation de l'objet.

A l'autre bout, l'enfant qui a affaire à des représailles ou à un modèle réactif de l'environnement évolue dans une voie très différente. Ce bébé prend la réaction de l'environnement pour la réalité de ce que devrait être sa propre pulsion offensive (ou agressive ou destructrice). Pour son agressivité ou son fantasme destructeur, ce genre de bébé ne peut jamais éprouver ni posséder cette racine personnelle, ni être mis en marche par elle, et ne peut donc jamais la transformer en fantasme inconscient de destruction de l'objet libidinalisé ».

Dans ce que je comprends de cette dernière partie, ce bébé, devenu un adulte, n'osera jamais utiliser son pouvoir, parce que ce pouvoir aurait la possibilité d'anéantir l'autre, pour de vrai, pour de bon.

Ce pouvoir n'est pas fantasmé, il reste accroché à la réalité. Alors plutôt que d'être « méchant », c'est-à-dire de prendre le risque de tuer l'autre (ou de le faire disparaître), il choisit d'être « gentil », c'est-à-dire, de se soumettre aux autres, et c'est ce qu'il nomme « aimer l'autre ».

Dans ma pratique j'ai souvent affaire à des gens qui sont terrorisés à l'idée d'être « méchant », c'est-à-dire pas « gentil ». Leur agressivité naturelle, dont on leur a fait croire qu'elle avait la possibilité de tuer l'autre, réellement, est trop dangereuse. Je définis donc un axiome qui est le suivant :

Dans la vie il y a non pas deux positions

Gentil- Méchant

mais trois :

Gentil - Ferme - Méchant

Ce troisième terme de « ferme » permet un espace de dégagement psychique, mental, parce que les mots ont un pouvoir, notre façon de penser influence nos actions. Pour certains patients, de pouvoir expérimenter, dans leur vie, la fermeté, distincte de la méchanceté, permet la relance du processus d'affirmation d'eux-mêmes. Une fois qu'ils ont vérifiés, dans la réalité, par l'action que leur fermeté n'est pas mortifère, que les objets ne meurent pas ou ne réagissent pas par des représailles, alors, ils peuvent intégrer que leur agressivité n'est pas mortifère, que l'affirmation d'eux-mêmes ne tue pas l'autre, et il peuvent se dégager de la relation à l'objet, obligatoire, contraignante, où ils étaient à la merci de l'autre, pour entrer dans la phase de l'utilisation de l'autre, dans une relation d'égal à égal, avec l'accueil mutuel, le respect réciproque, et l'acceptation de la liberté de l'autre et de la sienne.

Chapitre 4. Mon pouvoir et mon désir de thérapeute

Comme on l'a vu pour beaucoup de patients, les mots, qui ont défini les situations, ont été pervertis. Les adultes qui les ont employés les ont détournés de leur sens originel pour en faire des instruments de manipulation affective. La parole, qui est mon instrument de travail, s'est donc heurtée à des incompréhensions, des malentendus, des suspicions et il a fallu parfois beaucoup de temps et d'effort pour qu'elle soit entendue à sa juste place. D'où la nécessité d'un travail de psychagogue, au préalable.

Dans un deuxième temps, une fois que la parole retrouve son sens, il m'a paru nécessaire de redéfinir le terme de relation, de l'insérer dans un schéma (Accueil, Respect et Liberté), qui permette de nommer le cadre dans lequel les échanges sont possibles et autorise l'instauration d'une relation thérapeutique.

Dans cette relation là, alors sera possible le déploiement du travail à proprement parlé.

Et dans ce cadre, je peux tenter de répondre à ma question de départ : « Pouvoir du désir ou Désir du Pouvoir » dans les termes suivants :

Dans la relation, comme elle est définie ci-dessus, le pouvoir est Désir.

Le pouvoir est désirable, il est à rechercher, il est attractif, il est ce qui donne de l'énergie dans la relation. Le pouvoir ici n'est pas « maîtrise de l'autre », mais vise à avoir « la capacité de... », « la possibilité de... ».

Quant au désir il est Pouvoir.

Le désir que j'ai de l'autre lui donne du pouvoir sur moi. Par conséquent, le pouvoir que l'autre a sur moi, c'est moi qui le lui donne !

Je m'explique. Par exemple quand un patient vient me voir il a le souhait, l'objectif, la visée, le désir si l'on veut de guérir, c'est-à-dire cesser de souffrir. Il me prête, me donne, m'attribue la possibilité, la force, le pouvoir de le soigner. C'est à moi de lui donner accès à sa propre vitalité pour qu'il passe de « guérissez-moi » à « aider moi à me guérir », pour enfin qu'il puisse repartir libre en sachant « se guérir » de cette vie qu'il a reçue.

Pour terminer sur ma question de départ, si j'associe le pouvoir et le désir, j'aboutis à quelque chose que j'appelle à défaut d'un autre terme, du nom de puissance. Notez que je dis puissance et pas toute puissance. Plutôt que de donner une définition de ce que j'entends par puissance, permettez-moi d'en donner une image : le pouvoir et le désir quand ils sont associés sont comme deux jambes. En s'appuyant sur l'une et l'autre alternativement, on peut avancer. Attention toutefois, si l'une est plus courte que l'autre, on risque de tourner en rond ! Et si le partenaire a aussi ses deux « jambes », alors la danse relationnelle peut commencer.

Pour conclure je vais laisser la parole à Nelson Mandela qui dit:

« Notre peur la plus profonde est d'être puissant
au-delà de toute mesure.
C'est notre lumière, pas notre ombre qui nous
effraie le plus. Nous nous demandons : « qui
suis-je pour être brillant, magnifique, talentueux,
et fabuleux ?

Jouer petit ne rend pas service au monde.
Et en laissant notre lumière briller, nous
donnons aux autres la possibilité d'en faire
autant. Lorsque nous sommes libérés de notre
propre peur, notre présence libère
automatiquement les autres. »

Nelson Mandela

Thierry Freléchoz
Psychothérapeute FSP
Psychanalyste IIPB
Didacticien SIPSyM